

Mémoire de Lionel Groulx

Voici un témoin inquiétant venu du passé.

Se demander en quoi l'œuvre de Lionel Groulx parle encore à notre aujourd'hui, n'est-ce point cultiver le paradoxe? Sans doute Groulx fut-il un grand écrivain. Cependant son œuvre pourrait bien être l'une de ces cathédrales d'idées dont on admire les proportions mais que nos pensées répugnent à habiter. Du moins, c'est ce que l'on édicte de divers côtés. L'avouerai-je à mon tour? Pris dans le détail, ses diagnostics, ses admonestations ne peuvent guère nous être utiles. Alors pourquoi nous attarder à son œuvre, à ses intentions? Arrêtons-nous à ce doute. Il contient en germe une problématique, une démarche, peut-être même une méthode.

Groulx se présente donc à nous comme un étranger. Écho d'idéologies qui ne nous sont plus familières, auteur de propos qui n'appellent plus notre adhésion. Étranger: c'est-à-dire d'un autre temps. Il ne serait pas difficile alors de l'expliquer par son époque. Cependant, chez tous les écrivains, et plus particulièrement chez les grands, il y a toujours autre chose qu'une redondance de leur milieu de culture. De ce milieu ils ont fait le procès; ils ont anticipé des changements. Bien sûr, cette critique qu'ils ont imaginée s'explique de quelque manière par leur société encore; elle implique néanmoins que leur société n'était pas homo-

gène au point où les auteurs en auraient été la réplique. Elle indique aussi que leur œuvre elle-même était déchirée et que, par là, elle a conquis une certaine autonomie.

Une œuvre, quelle qu'elle soit, ne se dépend pas de la société où elle naît par une poussée miraculeuse vers quelque transcendance. Aux mythologies qui peuplent l'univers collectif, elle oppose sa propre symbolique: un traumatisme de rupture, un commencement d'écriture. Si on repère cette rupture et ce commencement, on a des chances de parvenir à une autre lecture de l'œuvre que celles qui l'égalent aux idéologies de son temps.

I

Pour comprendre Groulx, en profitant de son éloignement, nous disposons d'un premier recours: le renvoyer à la société dans laquelle il a vécu.

Il a pensé comme un homme de son temps. Sa conception du métier d'écrivain relève du conservatisme le plus étroit. À l'instar des professeurs de collège de son époque, ses modèles sont du XVII^e siècle français. Il se félicite que, grâce à l'Église, nous ayons «échappé aux aventures décevantes des chercheurs de philosophie»¹. Quant à notre littérature, elle «est obligée à la bonne tenue et, sans doute aussi, à l'esthétique du bon sens. Libre aux vieux peuples riches de chefs-d'œuvre et parvenus à la période de surproduction de se payer des luxes et des fantaisies de décadence. Pas les pauvres et les débutants que nous sommes»². On ne verra pas là de grandes audaces. Groulx

1 *Orientation*, Éd. du Zodiaque, 1935, p. 30.

2 *Ibid.*, p. 31. Mêmes idées dans une conférence de 1912, « Les traditions des lettres françaises au Canada », dans *Dix ans d'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 7-21.

est resté fidèle à cette conception. Architecture superbe des textes, son style est animé d'un mouvement qui fait effectivement songer aux écrivains du grand siècle. Ce mouvement est oratoire. S'il suscite l'émotion, il ne touche pas les fibres secrètes de la sensibilité. Même dans les *Mémoires*, l'intimité qui perce quelquefois est toujours arrangée selon les bonnes conventions.

Quant aux idées directrices, celles qui se répètent dans le développement de la doctrine, on y entend l'écho des idéologies de l'époque. Exaltation de la terre et du paysan. Méfiance envers la ville et l'industrie. Méfiance aussi envers l'État. Groulx défend l'éducation classique traditionnelle envers et contre tous jusqu'à la fin de sa vie. Pour lui, l'Église est la tutrice de notre peuple; il ne s'est pas beaucoup inquiété des dangers du cléricanisme.

Il se préoccupe, il est vrai, du problème économique. Mais, comme plusieurs de ses contemporains, il y décèle surtout des entraves à notre existence collective. Et quand il souhaite une reprise en main de l'économie, c'est d'après des idéaux qui ont peu à faire avec les grandes entreprises. Il écrit : «Travaillons à nous déprolétariser le plus possible, en gardant et en fortifiant nos positions dans l'agriculture; en nous donnant activement à la reprise des ateliers familiaux ou patronaux, des petits métiers, des petites industries, des petits commerces³.» Faible recours contre les trusts, les multinationales qu'il condamne par ailleurs. Groulx aperçoit clairement que le Québec subit des orientations qui ne viennent pas de lui; cette marginalisation, en même temps qu'il la regrette lorsqu'il en fait le diagnostic, il la consacre quand il en cherche des remèdes.

Groulx en appelle constamment au passé: dans son œuvre d'historien, puisque c'était là son métier; dans ses essais et ses propos d'homme engagé dans le présent. À

3 *Paroles à des étudiants*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1943, 62.

mesure qu'il vieillit, sa pensée se fige dans des formules qui surprennent. En 1953, s'adressant à un congrès d'agriculteurs, il exalte la «fierté» des paysans de la Nouvelle-France avant de passer à des considérations d'actualité qui s'enlissent dans des admonestations morales⁴. N'était-ce point remonter bien loin pour tracer un programme d'action qui convienne à l'agriculteur contemporain? Dans le raccourci des conférences et des allocutions, le passé est réduit à sa figure exemplaire, parfois comique. Tout au long d'un article, il fait l'apologie des étrennes du jour de l'An aux dépens de celles de Noël: «Pourquoi, demande-t-il, laisserions-nous périr ces vieilles traditions qui sont en quelque sorte les pierres sacrées de nos foyers?»⁵ Il remonte jusqu'au principe: «Les traditions d'un peuple, gestes qu'il accomplit à jour fixe et qui ont un caractère d'universalité, ne sont pas de vaines coutumes, des attitudes artificielles, sans relation profonde avec l'âme; elles relèvent du fond même de l'âme, elles en sont le langage émouvant⁶.» Nul de ceux qui font métier d'étudier les cultures ne méconnaîtra que les rites les plus banals en apparence sont des signes d'une cohérence de la vie; mais les coutumes sont souvent rattachées par Groulx à une sorte d'essence historique où se confondraient, à la limite, la vitalité d'une culture et la répétition des gestes qu'elle engendre.

Il faut aller plus loin encore, jusqu'à une espèce de *métaphysique* qui paraît avoir été la matrice de la pensée de Groulx. Cette pensée est hiérarchique. Pour simplifier: au-dessus des intérêts particuliers, il y a la nation; au-dessus de la nation, l'Église; plus haut encore, la Providence. Si attentif que soit Groulx à l'événement, au déroulement de l'histoire, sa vision du monde est inspirée par cet

4 *Pour bâtir*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1953, 117 ss

5 *Dix ans d'Action française*, 204.

6 *Ibid.*, 202

étagement d'un réel qui n'est pas historique et qui, dans les pires moments de désespérance devant les choses d'ici-bas, sert d'ultime garantie à l'utopie. «Dieu ne peut vouloir notre déchéance nationale, parce qu'il ne saurait entrer dans le plan providentiel qu'un peuple catholique, si petit soit-il, meure, ni même perde la moindre de ses valeurs spirituelles⁷.» Ce texte est de 1934. Des centaines de passages semblables parsèment l'œuvre.

Homme de *doctrine*, inguérissable croyant à la fécondité de la parole, Groulx fut avant tout un professeur, avec les tics, les envolées, mais aussi l'espérance dans les jeunes générations. Son premier livre, *Une croisade d'adolescents*, disait déjà le dessein de l'œuvre entière. Dans cette histoire d'une jeunesse de collègue au début de ce siècle, Groulx rassemble des consignes de discipline, de grandeur, de service. Des programmes d'action adaptés aux circonstances, on en cherchera en vain dans ce livre. Paru en 1912, l'ouvrage a été réédité en 1938, complètement réécrit ; le fond demeure le même.

Groulx, un conservateur? Certes oui. Selon un premier parcours de son œuvre. Étudiant une société, il en a consacré les fondements, qu'il a même tenté de situer (curieux paradoxe pour un historien) dans une région intemporelle de l'histoire. Il était ainsi parfaitement accordé à sa société.

Au moment où Groulx parvient à l'âge de la réflexion, le Québec est une société coloniale. Depuis la Conquête, il a connu la domination politique et économique; il est resté à l'écart des grandes décisions qui affectaient son existence. Soumis aux capitaux étrangers, anglais ou américains, il a subi les contrecoups de l'impérialisme britannique et de la centralisation fédérale. Société marginale, vue du dehors, à partir des forces qui l'ont modelée de l'extérieur. Société marginale aussi, vue

7 *Orientation*, 223.

du dedans. La portion paysanne de la population décline. Mais les coutumes, les attitudes de la paysannerie ont été transposées à la ville; les mentalités perdurent au-delà des premières conditions qui leur ont donné naissance, avec des accommodements et sous des revêtements nouveaux. Le phénomène n'est pas particulier au Québec; les études sur l'industrialisation menées en de nombreux pays aboutissent à des constatations semblables. Dans le cas du Québec, la domination économique a renforcé cette tendance. Venus à la ville et dans l'industrie, les fils et les filles de paysans ont été confrontés à des pouvoirs différents de ceux de leur campagne d'origine; les patrons étaient souvent séparés d'eux par une langue et une culture étrangères. Ils ont été parfois enfermés dans une espèce de ségrégation. Ce confinement a entretenu, par un choc en retour, une remarquable vitalité de la culture traditionnelle. Intensité des relations de voisinage et de parenté, emprise de la communauté paroissiale, symbolique religieuse partout présente: cela a donné à la société québécoise un caractère communautaire qui a frappé les observateurs. Les professionnels et les hommes d'affaires n'ont pas échappé à ce climat communautaire. Des recherches déjà anciennes ont montré les différences de comportements entre professionnels français et anglais de Montréal; la façon de pratiquer le métier était plus *traditionnelle* chez les premiers que chez les seconds. Quant aux hommes d'affaires francophones, on a souligné leur tendance à concevoir l'entreprise, les investissements, l'exercice de l'autorité sous le mode familial, communautaire. À beaucoup d'égards, nous sommes devant une société tournée vers le dedans, développant sa vie propre à même l'ancien acquis.

Après 1867, on le répétait à l'envi de tous bords, la Confédération marquait l'achèvement des luttes politiques d'antan. Aux jours des célébrations nationales, des rhéteurs ressuscitaient les grands hommes du passé. Pendant qu'aux querelles des partis, aux jeux de la politique, aux

calculs du patronage se ramenaient les préoccupations. De Ferland à Groulx, l'histoire du pays n'a pas été enseignée dans nos universités. Et dans les collèges, de vagues opuscules (dont certains étaient traduits de l'anglais) alimentaient la mémoire d'un peuple.

Une société marginale, réduite à ses ressources communautaires, usant des rites de la politique sans en détenir la clé; une société encadrée par une *féodalité* religieuse. Les voies économiques de la promotion sociale étant à toutes fins utiles bloquées, restaient celles des notables propres à une société condamnée à s'entretenir de ses traditions. Des avocats, des notaires, des médecins, des prêtres: qui d'autre un pareil marché des élites aurait-il pu employer? Des clercs, et selon une hiérarchie où le curé, l'évêque devaient par principe occuper le premier rang. Avec le politicien.

Cette société a été contestée. Au XIX^e siècle, les escarmouches entre libéraux et ultramontains en témoignent. Depuis, les procès n'ont jamais manqué. En 1896, le livre d'Edmond de Nevers sur *L'avenir du peuple canadien-français* dressait un examen sévère de notre société, particulièrement des vains jeux de la politique. L'A.C.J.C., à sa manière, révélait le malaise de la jeunesse. *L'Action française*, qui commença à paraître en 1917 mais dont l'inspiration remonte plus avant, les *Jeune Canada* des années 1930, le Programme d'action sociale, les virulentes critiques d'Olivar Asselin, d'Albert Pelletier ou de Victor Barbeau: longue est la liste de ceux, groupes ou individus, qui ont remis en question la société québécoise de naguère.

Tel est le paysage qu'a arpenté Groulx au cours d'une longue vie. Il a partagé la condition des hommes de son temps, leurs empêchements et leurs querelles. Il s'y est tracé un projet qui tient autant à son époque qu'à son propre dessein. Il s'en est expliqué à sa manière, dont il n'est d'autre pareille dans notre histoire.

II

Groulx, enfermé dans un passé révolu? Certes. Ne le sommes-nous pas, nous aussi, dans le présent? Mais, comme nous, Groulx s'est défendu de cet emprisonnement. À une première lecture, de surface, il faut en juxtaposer une deuxième qui, reprenant les thèmes que j'ai recensés, les affecte d'un indice négatif.

À l'exemple des courants idéologiques majeurs de son époque, ceux du moins de sa jeunesse et de sa maturité, Groulx a magnifié le paysan, sa place primordiale dans la nation. Pourtant, il a tout autant insisté sur «la déchéance incessante de notre classe paysanne». Il y est revenu à plusieurs reprises, particulièrement dans une remarquable esquisse historique et sociologique⁸. Il montre comment, tôt au XIX^e siècle, le milieu agricole québécois s'est replié sur lui-même, restant à l'écart du progrès technique, hypothéqué par l'exploitation des marchands et des compagnies. Il dénonce la propriété stérile des terres aux mains de spéculateurs, de favoris des gouvernements. Il rappelle que, de 1795 à 1811, deux cents personnes, protégées en haut lieu, reçurent trois millions d'acres de terres publiques, dont soixante-dix mille acres pour le gouverneur Shore Milnes. Groulx analyse les comportements de ces spéculateurs: tantôt ils vendent des terres à des prix exorbitants, quitte à les saisir ensuite; tantôt ils laissent s'établir des colons sur leurs fiefs pour profiter, par l'éviction, de leur labeur. Dans bien des cas, ces propriétés furent des enclaves que les jeunes colons ont dû respecter, au mépris du bon sens. «Un jour que la jeunesse de Dorchester et de Bellechasse voudra s'établir sur des terres neuves, dans la proximité des vieilles paroisses, il lui faudra contourner comme un domaine interdit, les belles forêts de Tring, et se chercher des lots, 10, 20 et 30 milles plus loin⁹.»
Groulx

8 *Ibid.*, 59-62.

9 *Ibid.*, 84.

décrit les conditions pénibles, parfois effroyables, des moyens de communication.

De ce tableau historique, que retient-il? L'héroïsme du colon? Groulx le souligne, mais sobrement. Il dégage surtout les conséquences quant à la prolétarianisation du paysan et de ses enfants, celle aussi des ouvriers des villes. Il propose une hypothèse encore capitale: la prolétarianisation des campagnes a précédé celle des villes; elle a préparé par avance la soumission de la population ouvrière du Québec aux pouvoirs capitalistes: «Ne cherchons plus d'où vient à nos masses ouvrières leur résignation à la domesticité. Ceux qui prirent jadis le chemin des chantiers ou des villes n'y portaient guère l'âme de conquérants. Ils appartenaient à la catégorie des dégoûtés et des découragés, tout prêts à subir les conséquences avilissantes de leur déchéance. Ces malheureux que le machinisme, les mœurs urbaines, allaient d'ailleurs achever d'avilir, ont fait école. Aujourd'hui, ils communiquent leur idéal à rebours aux émigrés de date plus récente. Et l'on sait maintenant comment un peuple de propriétaires est devenu, en moins d'un demi-siècle, un peuple de prolétaires, on sait aussi comment ce peuple de prolétaires est aujourd'hui résigné à son prolétariat¹⁰.»

Au temps où Groulx écrivait ces lignes, les politiciens du Québec faisaient une qualité de la docilité des ouvriers de ce pays. Quelle main-d'œuvre admirable! Groulx n'usait pas de cette rhétorique: «Nous aviserons-nous [...] que c'est nous faire un médiocre compliment, devant les capitalistes étrangers, que de vanter à tout propos la qualité morale de nos ouvriers, quand le rôle principal de notre peuple, dans le développement économique de notre province, paraît être de fournir des manœuvres?» Est-on allé plus loin dans le procès des conditions du développement économique du Québec?

10 *Ibid.*, 89-90.

J'ai cité une conférence. Mais Groulx est revenu inlassablement sur ce thème. À un point tel que, quand il soulève la «question économique» dans ses nombreuses publications, il insiste constamment sur la prolétarisation de notre peuple. Un autre exemple: «J'appelle une situation économique inacceptable, une situation ou un régime qui met entre les mains d'une minorité presque toutes les grandes sources de la richesse, presque tout le crédit, les plus grandes sources d'emploi, presque tous les leviers de commande, et qui, par cela même, constitue une grave menace pour la liberté de l'État et pour notre autonomie politique et nationale¹¹.»

C'est entendu: dans de pareils diagnostics, Groulx confond plus ou moins la condition prolétarienne de la nation et celle de la classe ouvrière. On prétend aujourd'hui savoir mieux distinguer les deux. Ambition louable, mais qui est loin du compte. Les peuples marginaux subissent la loi des dominations étrangères qui influent sur leur propre structure de classes. Pour ne pas s'exprimer en de telles distinctions, Groulx ne les méconnaît point. On relira ce qu'il disait de notre bourgeoisie autochtone¹²; ces propos n'ont pas perdu tout intérêt.

Apparemment, j'ai trop insisté sur un point: la représentation que Groulx se faisait de la paysannerie et, par conséquent, de la classe ouvrière. Incontestablement, il y a là un nœud de l'interprétation de sa pensée. L'exaltation du paysan, que lui proposait sa société et qu'il a lui-même orchestrée, lui a fourni les intuitions premières d'une vision critique de son monde. Personne ne niera, à moins de pratiquer les lectures rapides, qu'il y a chez lui davantage qu'un procès de l'ouvrier des villes.

La nation n'est pas l'horizon ultime de sa pensée; il

11 *Directives*, Éd. du Zodiaque, 1937, 71.

12 « La bourgeoisie et le national », dans *L'avenir de notre bourgeoisie*, Montréal, Éd. de la J.I.C., 1939.

l'a assez répété pour qu'on le prenne au sérieux. S'il parle tellement de la nation, c'est par un souci (paysan?) d'enracinement dans une histoire et un territoire. Sa nation, il ne la veut pas supérieure à d'autres. Inlassablement, il en poursuit la critique; il vitupère sa tiédeur, sa paresse, sa veulerie. Il l'aime pourtant d'une infinie tendresse.

Quant à l'État, il est vrai qu'il prend d'abord pour Groulx la figure du *politicien*. Le politicien, il l'a connu dès son enfance. Il n'a jamais cessé de le pourfendre jusqu'à l'extrême vieillesse. On a surtout retenu qu'il espérait la venue d'un *chef*; là-dessus, il a subi les influences de l'Europe de son temps. Nul besoin de le lui pardonner au nom de l'indulgence historique. On conviendra cependant que, devant les jeux des partis et du patronage, devant les longs règnes de Gouin, de Taschereau, de Duplessis, il lui était permis d'espérer moins de petitesse, une certaine grandeur...

Pour ce qui concerne le rôle de l'État dans la société, je l'ai noté, il marque sa méfiance. Il lui arrive de se situer «à égale distance de l'interventionnisme excessif et du libéralisme manchestérien»¹³. Pareille déclaration ne va pas bien loin. Sa position est ailleurs. Dégoûté des mascarades de tribunes, des marionnettes qui depuis 1867 ont méprisé les grands intérêts de la collectivité au profit des paroles vides et des petits intérêts, il l'a été davantage par la déperdition de la vie de son peuple dans les stratégies de la politicaillerie. Il a repris un procès séculaire qui, depuis les jeunes hommes de l'Institut canadien des années 1840, a alimenté l'indignation de tant de générations québécoises. Il aurait voulu que notre peuple rompît avec cette obsession verbale qui, sous prétexte de commenter ses difficultés, d'exalter son destin, l'aveuglait, le détournait des vrais combats. Pour cela, il lui semblait nécessaire de déplacer les objectifs et les motifs de l'action. Il l'a dit, en 1936,

13 *Directives*, 67.

dans une conférence à de jeunes avocats: «Vous voulez agir sur la politique de votre province? Commencez par agir, dirais-je, à côté d'elle et surtout au-dessus d'elle: sur les idées, sur les idées spirituelles et nationales!¹⁴»

J'ai choisi à dessein ce dernier texte parmi beaucoup d'autres. Groulx y semble ramener la politique à la doctrine, abaisser le politicien au profit de l'éducateur. Attitude de professeur? Là encore, tout n'est pas dit. Homme de *doctrine*, homme d'une vision du monde, et qui parfois la schématise dans d'étonnants étagements abstraits: Groulx n'a pas cessé de l'être, prêchant à temps et à contretemps. Néanmoins, Groulx n'est pas un métaphysicien de tempérament. Il ne s'appuie pas non plus sur un corpus théorique, un système, un programme. Évaluée à l'aune des constructions abstraites, sa *doctrine* ne résiste pas à l'analyse. Il a parcouru une longue carrière, beaucoup parlé, beaucoup écrit; pourtant, ses idées ont emprunté largement à des événements, des lectures, des modes d'époque. Sans doute parce qu'elles n'étaient qu'un revêtement, des illustrations de surface, d'une thématique.

Groulx a été historien. Au surplus, il a voulu trouver dans l'histoire des enseignements. Si on s'arrêtait là, on n'aurait rien constaté que de très banal; il est loisible d'illustrer par l'histoire une doctrine que l'on tient par-devers soi. On n'a pas manqué de réduire à ce procédé l'entreprise de Groulx. C'était méconnaître que si, pour lui, l'histoire *enseigne*, c'est avant tout parce qu'elle crée un décalage envers l'aujourd'hui. Groulx raconte l'histoire, la traduit souvent en objectifs et même en principes; mais, par un autre mouvement de sa recherche, il ressent l'histoire comme un milieu générateur où la pensée est subordonnée aux forces de la vie.

C'est cette oscillation qu'il faudrait saisir avec la plus grande attention. Elle explique cette autre alternance, de

14 *Ibid.*, 74.

surface, à laquelle je m'étais d'abord attardé: l'adhésion de Groulx à son temps, son refus de son temps, tous les deux repérables dans les textes les plus explicites. Il nous convoque ainsi, par-delà tous les messages qu'il a voulu laisser, à un témoignage plus obscur.

III

Car, enfin, l'actualité de Groulx, ne faut-il pas l'entendre comme la réalisation de ses virtualités à lui dans l'histoire de son temps? Renversons donc les premières vues des choses où Groulx était enveloppé dans sa société. C'est en lui que nous devons voir germer l'histoire, les choix conscients ou cachés où a débuté, bien avant que l'écrivain ait consulté des documents ou pris la plume, son interprétation du passé de son peuple.

En deçà de l'écriture sont les origines de l'écrivain: celles qu'il a dû oublier pour écrire et que, paradoxalement, il a exprimées dans son œuvre. Il ne s'agit plus alors de la situation sociale, reconstituée à l'écart de l'auteur; il ne s'agit pas non plus de sa biographie. Sont en cause les *mythes* fondateurs de son écriture. Ces mythes, comment les découvrir chez Groulx? Il se confesse peu. Dans ses *Mémoires*, il psychanalyse Lactance Papineau, Bourassa, Édouard Montpetit, Mgr Charbonneau et quelques autres; il ne porte pas sur lui-même pareil regard. Discrétion du prêtre, habitude de pratiquer la rhétorique plutôt que l'analyse intime, projection dans l'histoire d'une sensibilité qui craint de s'avouer directement? Tout cela sans doute. Par contre, cette absence des aveux ne met que mieux en relief un imaginaire singulier.

Puisque je vais au plus pressé, je retiens des textes qui me semblent trahir l'essentiel.

Ouvrons *Les rapaillages* que Groulx rangeait, non sans quelque coquetterie, dans les divertissements mineurs en marge de l'œuvre *sérieuse*. Dans ce livre, rédigé à la

manière de la littérature du terroir alors à la mode, transpire une troublante nostalgie. Rapprochons deux récits.

«L'ancien temps»: c'est le titre du premier. Je ne cite que l'entrée en matière, qui laisse deviner la suite:

J'ai un ami qui a des idées délicieusement originales... Il lui arrivera de vous soutenir — je n'invente rien — que c'est passé, fini l'ancien temps. Et il ajoute, sans miséricorde, qu'il y a belle lurette. À l'en croire les vieilles choses et les vieilles gens de chez nous ne vivraient plus que dans la légende qu'il appelle d'une métaphore pompeuse, «la marge dorée de la grande histoire». Or, un de ces derniers jours que je me trouvais dans les montagnes de la Blanche, là-bas quelque part dans le nord, j'ai pris avec moi mon ami Basile et je l'ai conduit à une petite clairière, à une éclaircie, comme ils disent, au bord de la grand-route, sur le dépent de la montagne. Nous avons suivi sous le bois, pendant quelques minutes, un chemin couvert aux grandes arches de verdure. Entre les branches s'ouvraient, par-ci par-là, de petites fenêtres où se montraient à nous des massifs de rocs et de forêts, avec des sommets renversés dans le miroir d'un lac. C'était beau à faire rêver. Soudain, à un coude du chemin, ô merveille! après un lever de rideau éblouissant, la scène apparut. Là, à quelques pas devant nous, je vous dis la vérité vraie, nous le tenions l'ancien temps, lui-même, en costume authentique...

Curieuse démonstration ! Que pressent donc Groulx et qu'il confesse dans un récit anodin? Les *origines* ne sont pas tout à fait du passé. En les racontant, on ne revient pas seulement en arrière. Elles sont présentes à notre aujourd'hui, comme le mythe qui pour les anciens était solidairement récit des commencements et idéal des actions. Cette maison, ce défriché, ces vieillards dont Groulx émerveillé rapporte les propos sont, pour lui, le signe concret de cette persistance des origines. Cette conception *mythique* du temps collectif, on la retrouve dans les ouvrages historiques de Groulx; ce qui en fait à la fois des récits du passé, des réanimations de la tradition, des réactualisations de l'histoire proposées à l'action des hommes.

À la fin des *Rapaillages*, un autre récit s'intitule «Le dernier voyage». L'auteur décrit les rites qui accompagnaient la rentrée de la dernière moisson. Il évoque la nostalgie du paysan qui, les travaux de l'été terminés, va «s'ennuyer» de sa terre. Mais voici une autre nostalgie, celle du collégien, du liseur, du futur écrivain :

Moi aussi j'étais parti le cœur gros pour ce dernier voyage. Pour moi, ce serait le vrai dernier, ce serait l'adieu à ma campagne chérie. «L'année qui vient, tu auras fini tes études, tu ne reviendras plus aux champs», m'avait dit mon père. Et je sentais grandir dans mon âme une envahissante tristesse. Il me semblait que toutes les choses me criaient un adieu et me ramenaient la nostalgie de mes plus chers souvenirs. [...] Combien de fois ne m'étais-je pas assis sous cet ombrage fraternel, quand, les javelles rapprochées, j'attendais le retour des autres, partis vers la grange avec un voyage. Ah! vous ne la connaissez pas, j'en suis sûr, la douceur de ces repos, entre deux rudes besognes au soleil, pendant que le vent tiède vient boire les sueurs à votre front, que de partout vous arrivent la chanson des oiseaux et des cigales et la voix métallique des moulins. Alors, pour faire écho à la romance du vent qui vibre dans le feuillage, vous ouvrez un livre apporté sous votre chemise...¹⁵

«Le dernier voyage», c'est le passage du temps mythique de l'enfance rurale à ce qui sera une existence seconde, celle de l'écriture. Cette dernière transmue l'enfance abolie en un mythe durable, la sauve de la déperdition du temps. Du reste, suggère Groulx, cette transmutation était déjà inscrite dans l'enfance par la médiation de la lecture, quand «pour faire écho à la romance du vent qui vibre dans le feuillage, vous ouvrez un livre apporté sous votre chemise...»

L'œuvre de Groulx est là, en son commencement. Un commencement sans cesse recommencé: celui qui a porté

15 *Les rapaillages*, 1^{re} éd., *Le Devoir*, 1916

Groulx vers l'histoire, celui qui lui a fait compenser la perte de l'«ancien temps» par sa présence immortelle dans l'écriture. Heureux homme qui a cru sauver son propre passé et celui de son peuple dans le travail de littérature! Le reste n'a guère d'importance: la *doctrine*, les envolées de rhétorique, nous les oublierons volontiers si nous acceptons de recouvrer ainsi, dans l'œuvre de Groulx, cette nostalgie se faisant œuvre d'histoire, et l'histoire devenant un éternel présent.

Les récentes générations d'historiens ont beaucoup critiqué la pratique groulxienne de l'histoire. Pratique portée à l'exaltation du passé, chercheuse d'héroïsme, volontiers moralisatrice... Le reproche n'est pas futile, même s'il laisse dans l'ombre bien des analyses précises où l'histoire sociale et économique pourrait utilement s'instruire encore. Il n'en reste pas moins que Groulx ne recourt pas à l'histoire comme il est d'habitude aujourd'hui. Chez lui, la reconstitution du passé et l'engagement actuel sont toujours étroitement liés. Il a parfois départagé ses travaux d'histoire et ses essais engagés ; la précaution est fragile. Il n'est pas de travaux de stricte érudition où ne soit dégagé quelque enseignement à résonance contemporaine. C'est le cas de *L'enseignement français au Canada*, son travail historique le plus proche des règles strictes de la monographie. Néanmoins on a tort d'opposer des raisons de méthodes ou des ressources documentaires plus abondantes à une pratique de l'histoire qui se situe d'abord sur un autre terrain.

Ce terrain, il n'est pas étranger aux paramètres de toute pensée historienne.

Où est la césure entre le présent et le passé? Comment l'historien, assujetti lui-même au déroulement temporel, peut-il s'assurer de sa distance par rapport à ce passé qu'il prend pour objet? Impossible de ne point l'admettre: le passé dont il traite, l'historien le trouve en lui autant qu'il le retrouve dans des événements qui se sont déroulés hors de lui, en arrière de lui. De même que l'ethnologue, quand

il interprète un peuple étranger, s'explique aussi à lui-même.

Historien, je tâche de dégager la signification d'institutions qui n'existent plus, la seigneurie par exemple, ou d'expliquer les conduites d'un personnage défunt, Frontenac ou Papineau. Parce qu'elles ne sont plus, ces institutions ou ces personnes s'offrent à moi comme des totalités finies, comme des ensembles achevés. La mort en fait des objets. Si c'était vrai, moi qui suis vivant aujourd'hui, comment pourrais-je les comprendre sans m'en faire complice d'une certaine façon? Car, et c'est là le caractère le plus curieux du métier d'historien: les institutions et les personnages du passé ont l'air d'être là, sous le regard, comme un ensemble qui se suffit parce qu'il est disparu, et pourtant l'historien s'immisce dans ce temps mort, il y devient personnage à son tour, expliquant un passé qui, par une mystérieuse ouverture, lui aurait fait place à l'avance...

De par son métier, tout historien est défié par une double exigence de la pensée. D'un côté, la multiplicité des événements, leurs significations multiformes l'obligent à une interprétation jamais fermée sur elle-même. D'autre part, l'interprétation des événements ne peut être poursuivie sans un survol qui, en principe, leur doit tout mais qui, en pratique, leur est imposé comme une vue a priori. D'ordinaire, ce dilemme demeure soigneusement caché. L'illusion commune à toutes les sciences joue particulièrement dans le cas de l'histoire. L'historien semble se tenir à distance de son objet, le décrire ou le construire par des méthodes appropriées. Grâce à ce recul que le présent donne par rapport au passé, par la vertu de la critique documentaire, la matière historique se propose à reconstitution. Les conflits d'interprétations d'un historien à l'autre, d'une école à une autre, ne confirment-ils pas, de surcroît, que les minutieuses démarches de la critique écartent le dogmatisme des idéologies? Mais ces allers et retours de l'interprétation, leurs conflits et leurs convergences, ne

sont possibles que par l'appartenance à un hypothétique présent de l'histoire.

De soi, le présent n'est qu'un moment dans le tissu de l'histoire; il donne néanmoins le sentiment qu'un surplomb de l'histoire est possible. C'est sur ce point qu'une épistémologie de la connaissance historique devrait s'attarder. Comment l'historien construit-il l'emplacement de son présent? Cette question est plus décisive que cette autre, apparemment plus importante: comment reconstruit-il le passé? Car la première commande la seconde.

On peut se tirer de la difficulté selon les idéologies du progrès: étant contemporain, je crois de quelque façon survoler les hommes d'avant moi, expliquer ce qu'ils ont vécu. Le présent est alors un promontoire par rapport au passé. Première attitude, la plus commune, depuis que dans l'Occident moderne règnent les phantasmes du progrès et, souvent en trop grande continuité, les sciences historiques. Il est une autre attitude, plus raffinée: elle consiste à convenir que la poussière des faits de hasard ne prend sens que dans l'interprétation de l'historien. Ce procédé est, d'une certaine manière, plus satisfaisant que le premier; au droit de la contemporanéité il substitue celui de la théorie. Mais les théories ont aussi une histoire. Faut-il leur attribuer un progrès que l'on récuse par ailleurs à la plus vaste histoire?

Sans trop s'embarrasser de ces débats, Groulx a choisi par instinct une troisième voie. Il se pourrait que ce fût la bonne, et même celle qui fonde la pratique des deux autres.

Je ne vais pas tirer Groulx vers des préoccupations épistémologiques qui n'étaient pas les siennes. Ces problèmes, il les a éprouvés plutôt qu'il ne les a posés. Il n'était pas parfaitement dissimulé derrière sa pratique ou son statut d'historien. Était-il même un historien, au sens où on l'entend d'habitude? Groulx se tenait dans une position singulière: entre la tradition et l'histoire, entre la transmutation d'un passé vivant dans l'existence contemporaine et

la reconstitution du passé par la science historique. S'efforcer de réconcilier la tradition et l'histoire, c'était, pour lui, une manière de surmonter les paradoxes de la démarche historienne.

Sur la présence de l'histoire, il a sans cesse insisté. Voici l'une de ses formules: «L'histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe, c'est ce qu'il y a de plus vivant ; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent. Nul besoin, pour leur donner force propulsive, de les écrire ou de les raconter. Nous les portons dans nos esprits, dans nos yeux, dans nos veines¹⁶.» L'histoire est dans l'historien, qui est ainsi l'interprète d'une durée continue. D'où l'idée de *tradition*, qui rejoint la *mythologie* dont je parlais. «La tradition, au sens le plus général du mot, qu'est-ce autre chose que les caractères, les lignes maîtresses d'une histoire? On l'a dit justement: ce sont les constantes d'un peuple, ses lignes de force. Et le mot évoque la pensée intérieure, le plan architectural selon lequel un peuple bâtit son histoire¹⁷.»

Pour Groulx, l'histoire comporte des *leçons* parce qu'elle est le milieu de l'homme, le devenir où il livre sa configuration, et donc les axes de sa continuité. Dans la préface de la deuxième édition de *La naissance d'une race*, il écrit: «Si vivre est persévérer dans son être, les Canadiens français ont besoin de savoir quel est leur être national, et comment, à travers l'histoire, il s'est formé¹⁸.» Cette idée, il n'a cessé de la reprendre. Ce que Groulx cherche avant tout, ce n'est pas à raconter le passé comme d'autres transcrivent des événements. Conscient que les réalités sociales sont l'œuvre de l'histoire, il ne veut les expliquer que comme genèse. Renan (dont Groulx a lu l'essai fameux sur la nation) ne pensait pas autrement. Ce

16 *Directives*, 206.

17 *Ibid.*, 209.

18 *La naissance d'une race*, 3^e éd., Granger, 1938, 12.

que nous sommes, l'histoire l'a fait; et l'histoire peut le défaire. Il n'y a pas de passé révolu. Voici une formule percutante, choisie parmi bien d'autres: «Il peut arriver et il arrive qu'une génération oublie son histoire ou lui tourne le dos; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'Histoire¹⁹.» D'où une dualité au sein de la matière historique. En un sens, l'histoire est modèle, puisqu'elle est artisanne de l'être collectif; en un autre sens, elle est chemin de l'égarement, risque de déperdition. Cette alternance, elle revient dans presque toutes les conférences de Groulx. Inquiétante problématique, qui ne manque point d'interroger ceux qui ne réduisent pas l'histoire à des questions de méthodes et de théories.

En définitive, c'était le problème de Groulx comme, du reste, ce demeure le nôtre: comment se situer dans son temps à soi? À cette limite, nous voilà convoqués à ce que la lecture de Groulx comporte de plus décisif pour nous. À notre propre actualité.

IV

De l'insertion de Groulx en son temps à notre insertion dans le nôtre, le cheminement que j'ai parcouru aura pu paraître sinueux. Comme dans tout dialogue, ne fallait-il pas creuser la distance, afin d'en faire ressortir les raisons d'une possible rencontre?

Nous devons entendre Groulx dans sa différence. Entendre son discours dans sa teneur la plus explicite, était-il meilleure façon de lui rendre son caractère étrange: reconnaître en quoi il est périmé, mais aussi de quelle façon il provoque cet étonnement qui est la vertu première du travail historique? Car, appliquée à Groulx ou à d'autres, l'histoire n'a d'intérêt qu'en nous faisant sortir de

19 *Directives*, 207.

nous-mêmes, de l'assurance que nous avons d'appartenir à un temps irréductible à celui du passé. Ce disant, je ne rappelle pas seulement le principe de méthode qui m'a inspiré dans cette étude. J'ai le sentiment d'emprunter à la démarche de Groulx lui-même.

La pensée de Groulx, et avant tout sa *mythologie*, est pour nous signe de contradiction. C'est ce qui la maintient présente à notre temps.

Groulx a contredit, à l'avance, beaucoup des changements qui ont affecté le Québec depuis les années cinquante. Il avait tort. Il fallait des changements radicaux, il en faut encore. On a quand même le loisir de s'interroger sur le type d'idéologie qui a commandé les changements. D'un côté, un plaidoyer pour une *politique fonctionnelle*, qui aurait écarté enfin les vieux rêves sentimentaux et étroits du nationalisme d'antan; nous y avons gagné une extraordinaire poussée de technocratie et de bureaucratie, dans les écoles, les administrations... et le règne d'un parti fédéral formé de politiciens qui ressemblent fort à ceux d'hier. D'un autre côté, une rage toute verbale de transformation des rapports sociaux a fait beaucoup parler; elle a trop souvent servi d'alibi à la consolidation d'intérêts et de pouvoirs, à un corporatisme de droite assaisonné des piments de la gauche.

Bouleversement d'une société? Nous avons peut-être manqué le plus important, un véritable retour à nous-mêmes.

Nous-mêmes: de quoi s'agit-il? Ce qui se trouverait une fois que nous aurions été dépouillés de toute idéologie? On nous le répète depuis vingt ans, et de tous les horizons. Tant de professeurs nous ont invités à revenir au réel, au gré des théories qui se sont succédé. Je ne m'attarderai pas à répéter un truisme: on n'atteint des réalités sociales que par les interprétations que l'on s'en fabrique; et il n'y a pas de représentations parfaitement adéquates puisque les hommes imaginent leur vie. Les Québécois sont devenus sceptiques devant les idéologies qui ont plu

sur leurs têtes, les recettes pour changer leur vie, les ruines qui les entourent. La construction d'un État à eux, l'idéal de l'indépendance n'ont pas suffi à les détourner d'une angoisse qui leur vient de tout ce saccage: qui sommes-nous, quelle culture nous rassemble, qu'en ferons-nous dans l'avenir?

Pour autant, la plupart des Québécois ne sont pas tentés par je ne sais quel conservatisme. Ils savent que le changement, la rupture étaient nécessaires. Mais ils voudraient sentir en quoi le changement les concerne eux-mêmes, et non pas quelque entité abstraite, consignée dans les théories et dûment garantie par les idéologies. Alors, ils rejoignent l'intention première de Groulx, même s'ils ne veulent aucunement la poursuivre de la même façon que lui: départager en eux, dans leur histoire singulière, ce qui est déperdition de soi et ce qui est appel à l'avenir.

Il n'est pas d'existence, individuelle ou collective, sans recours à l'utopie, sans le rêve d'achever une vie limitée dans sa fin et fragmentée dans ses intentions. Mais les utopies modernes reportent sans cesse en avant la société authentique. À la limite, il n'y a plus d'actualité des hommes: tout au plus une anticipation qui dissipe la présence de soi à soi, masque ou exalte les conflits d'aujourd'hui au profit d'hypothétiques réconciliations à venir. L'utopie ne serait-elle pas plutôt au-dessus de nous? Comme cette Cité que Platon décrit dans *La République*, qui n'existera jamais, nous dit-il, mais qui, si les hommes s'y reportaient dans leurs actions, donnerait à celles-ci profondeur et vérité. Il y a chez Groulx une conception de l'utopie qui ressemble à celle-là. Nous avons vu ce qu'a de particulier sa pratique de l'histoire. Elle n'assume le passé que pour le ramener au présent; elle cherche dans le passé ce qui construit ou ce qui défait. Pour Groulx, l'histoire n'est pas un espace périmé abandonné à la lecture du spécialiste; elle est ce monde de l'homme que l'action présente fait vivre et qui la compromet.

Pour les êtres de l'histoire que nous sommes, les

sociétés humaines auxquelles nous appartenons ne sont ni des données toutes faites ni des objets à construire arbitrairement. Les technocrates libéraux ou les révolutionnaires en esprit ont ceci en commun: les solidarités qui lient les hommes entre eux sont des choses qu'on aménage. Les communautés humaines échappent heureusement à ces planifications. Personne ne niera, pour autant, les déterminismes ou les forces historiques qui échappent à la conscience des hommes. Personne ne niera non plus la faculté d'entrevoir des issues, l'assurance que l'histoire est l'œuvre des hommes. Faculté et assurance qui ne peuvent provenir uniquement de l'interprétation des professeurs, des théoriciens, des partis ; faculté et assurance qui tissent l'existence même des communautés.

Interpréter sa condition: ce reste l'occupation première, la grandeur des personnes et des communautés. Le *nationalisme* de Groulx, ce fut la poursuite passionnée de cette interprétation de l'existence d'un peuple dont la condition tragique rappelle que le recours à l'histoire est aussi le choix d'un destin. Voilà pourquoi, reprenant autrement que Groulx la tâche de nous interpréter, il ne nous répugne pas de nous dire, nous aussi, *nationalistes*. Aux technocraties qui s'essoufflent à fabriquer des mécanismes sociaux aux engrenages parfaitement ajustés nous opposons la volonté de travailler à maintenir les communautés précaires où les hommes croient que l'histoire est leur héritage et leur défi: eux-mêmes.